

*NOUS, LES HEROS*  
Fragments  
de Jean-Luc Lagarce

*Nous, les héros* met en scène une troupe de théâtre au sortir de scène. Une troupe de comédiens en tournée quelque part au centre de l'Europe, de passage. Ce soir-là, « on sort de scène énervé. » Et nous sommes renvoyés brutalement aux conditions matérielles de toute production artistique autant qu'à nos aspirations esthétiques, légitimes et nécessaires, qui seules peuvent ancrer le désir de continuer. C'est une entreprise artisanale aussi. Questions de théâtre et affaire de famille. Ce soir on fête des fiançailles.

La fête se prépare, et alors qu'on est censé se réjouir, personne n'arrive à faire semblant, à « jouer la comédie ». On se déchire à propos de la distinction entre risible et comique – « une manière comme une autre d'exercer notre art. » On voudrait ne pas céder sur « les règles minimales d'une mise en scène cohérente. » Sur nos droits, non plus, à l'assurance générale. On s'interroge sur la meilleure façon de faire la guerre : sous les drapeaux ou sur la scène ? Il faudrait faire la fête pourtant, et pour une fois se choisir, « renoncer à cette vie sans désir », quitte à partir. Mais ici on ne se dit adieu que pour signifier que l'on reste. Voilà comme on se fiance. Et c'est en restant que l'on « devient étranger l'un à l'autre », que l'on disparaît. Seuls ensemble. Comment devenir sujet de notre désir ? On aimerait que les autres, les nôtres, nous « sauvent ».

*Nous, les héros.* Qui sont les héros ici ? Les acteurs justement.

Mais de quoi ?

Le spectacle présenté ici est une version adaptée du texte original. La pièce de Lagarce, dans sa version sans le père, a été coupée (une guerre lointaine était plus présente dans le texte original), certaines scènes ont été déplacées (à commencer par la première scène du spectacle qui vient en fait plus tard dans le texte) ; la structure générale de la pièce a été modifiée.

Parmi les coupes importantes : le personnage de Mademoiselle, intendante. Ne restent que les acteurs – ou ceux qui l'ont été. Nous avons aussi coupé la scène où Karl, le fils, propose de renouveler le répertoire. La séquence, empruntée au *Journal* de Kafka, où l'on voyait cette troupe donner à entendre *Sulamith* de Goldfaden a disparu. Ici, plus de mise en abîme, plus de théâtre dans le théâtre.

Peut-être parce que nous voulions que toute la pièce entière explore le rapport du comédien à son rôle, ce désir-là. Et déplie le spectre du jeu. Si l'on traverse des théâtralités divergentes, éclatées, c'est en partant du théâtre de chacun de ces comédiens réunis. Avec le phantasme de l'ici et maintenant, à la limite du non-jeu. Même si on sait qu'il ne reste rien d'un oignon à la fin.

- *Si nous ne faisons rien, cette fête ne ressemblera à rien.*

- *La fête ? Quelle fête ? Il était question d'une fête ?*